Analyse syntaxique et sémantique de quelques proverbes français et espagnols du XIV^e au XXI^e siècle

Sonia Gómez-Jordana Ferary

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/1038>

DOI : 10.4000/bulletinhispanique.1038

ISSN : 1775-3821

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009

Pagination : 583-621

ISBN : 978-2-86781-617-8

ISSN : 0007-4640

Référence électronique

Sonia Gómez-Jordana Ferary, « Analyse syntaxique et sémantique de quelques proverbes français et espagnols du XIV^e au XXI^e siècle », *Bulletin hispanique* [En ligne], 111-2 | 2009, mis en ligne le 01 décembre 2012, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/1038> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bulletinhispanique.1038>

Analyse syntaxique et sémantique de quelques proverbes français et espagnols du XIV^e au XXI^e siècle ¹

SONIA GÓMEZ-JORDANA FERARY
Université Complutense de Madrid - Espagne

Nous décrirons ici l'évolution de plusieurs proverbes français et espagnols : Chien qui aboie ne mord pas / Qui veut tuer son chien l'accuse de la rage et leurs possibles équivalents espagnols Perro ladrador poco mordedor / Ládreme el perro y no me muerda. Nous étudierons également les proverbes Quien roba a un ladrón tiene cien años de perdón et El que quiera peces, que se moje el culo. Il s'agira de vérifier l'évolution syntaxique et sémantique de ces proverbes dans le but de démontrer que ceux-ci évoluent en présentant des formules qui correspondent aux structures de la langue et de l'époque où ils sont énoncés. Ceci va à l'encontre de certaines idées reçues d'après lesquelles les proverbes se transmettent sous une forme figée de génération en génération.

Describiremos aquí la evolución de algunos proverbios franceses y españoles : Chien qui aboie ne mord pas / Qui veut tuer son chien l'accuse de la rage y sus equivalentes españoles Perro ladrador poco mordedor / Ládreme el perro y no me muerda. Estudiaremos además las fórmulas Quien roba a un ladrón tiene cien años de perdón y El que quiera peces, que se moje el culo. Se tratará de comprobar su evolución sintáctica y semántica. Demostraremos así que las paremias evolucionan y presentan moldes que se corresponden con las estructuras de la lengua y de la época en las que son enunciados. Ello iría en contra de algunos lugares comunes según los cuales las paremias se transmiten bajo una forma fija generación tras generación.

---

1. Ce travail a été réalisé dans le cadre du projet de recherche HUM 2007-60060/FILO du *Ministerio de Ciencia e Innovación*, Espagne.

In this article we will look at the evolution of some French and Spanish proverbs 'Chien qui aboie ne mord pas' / 'Qui veut tuer son chien l'accuse de la rage' and the Spanish equivalents 'Perro ladrador poco mordedor' / 'Ladreme el perro y no me muerda'. We will also study the proverbs 'Quien roba a un ladrón tiene cien años de perdón' and 'El que quiera peces, que se moje el culo'. We will investigate their syntactic and semantic evolution. This way, we will prove their evolution, that they present forms that correspond to the structures of the language and time in which they are used. This goes against the received idea that proverbs are passed on, from generation to generation, in a fixed form.

Mots-clés : Proverbes - Diachronie - Sémantique - Syntaxe.

Nous voulons défendre le proverbe comme un élément vivant de notre langage. Nous soutenons que la formule naît d'une énonciation particulière pour circuler dans de nombreuses énonciations jusqu'au moment où elle connaît une certaine cristallisation. Vivant aussi, dans la mesure où les structures proverbiales actuelles correspondent, pour la plupart, à des structures contemporaines, comme par exemple la phrase canonique en Sujet – Verbe – Complément, *Une hirondelle ne fait pas le printemps / L'habit ne fait pas le moine / Agua corriente no mata a la gente...* Cependant, de nombreuses études considèrent le proverbe comme une phrase figée qui se transmet de génération en génération à travers les siècles. L'idée de figement apparaît par exemple dans le *Diccionario de uso del español*, Moliner, (1998), qui définit le proverbe comme une phrase à forme figée². Schapira (1999 : 10) considère de même qu'il possède une structure archaïque figée depuis longtemps : « (...) la dimension diachronique du figement se trouve à l'origine d'expressions contenant des éléments appartenant à **des états de langue différents**, souvent archaïques. » Arnaud (1991 : 20) avance également que « Les proverbes sont généralement d'origine ancienne ; leur nature d'énoncés figés a permis leur **transmission exacte**³, permettant ainsi la survie de caractéristiques fossilisées. Les plus fréquentes sont sans doute les relatifs génériques sans antécédent : *Qui dort dîne* ; l'absence de déterminants : *Prudence est mère de sûreté* ; l'ordre des mots : *Tel qui rit vendredi dimanche pleurera* ». Bien que l'idée de figement proverbial soit très ancrée, dès que nous observons l'évolution d'un proverbe précis au cours des siècles, nous nous apercevons que, souvent, il ne se transmet pas exactement de la même façon. Il n'apparaît pas sous la même forme dans tous les dictionnaires,

2. « Frase con forma fija en que se expresa un pensamiento de sabiduría popular ».

3. Nous sommes responsables de la typographie en caractères gras.

recueils de proverbes ou manuscrits pas plus que les occurrences dans les textes ne se présentent sous la même structure. D'autres linguistes, tels que J. C. Anscombe, ont déjà soutenu le non-figement des proverbes proposant le terme de *semi-figement*⁴.

Nos exemples montrent que le proverbe semble non seulement évoluer dans le temps, mais que la langue du proverbe, et par conséquent son organisation syntaxique, correspond à celle de son époque. D'autre part, nous vérifierons que les proverbes présentent toujours des structures qui reflètent une certaine généricité même si leur forme varie. Nous étudierons donc ici des proverbes français et espagnols dont l'évolution à travers les siècles nous a semblé significative.

I. ANALYSE DIACHRONIQUE DU PROVERBE *CHIEN QUI ABOIE NE MORD PAS*

L'évolution de *Chien qui aboie ne mord pas* semble intéressante principalement à cause des différents déterminants qui ont accompagné le substantif *chien*. Cela permet de vérifier que l'article zéro, présent dans la formule, ne provient pas nécessairement de l'ancien français puisque, dans ce cas particulier, le proverbe présente différents déterminants et ne s'est pas transmis toujours avec un article zéro. Nous pouvons penser, dès lors, que l'article qui apparaît de nos jours correspond à l'article zéro contemporain, pourvu de ses caractéristiques de généricité homogène et d'introducteur du cadre discursif, caractéristiques qui sont abordées dans Anscombe (1986 et 1991). Voici les différentes variantes que nous avons trouvées.

Ancien français

Chien couart abaye plus fort qu'il ne mort

Cité par La Curne de Sainte Palaye et dont il dit : « ce proverbe revient au nôtre : *Tous les chiens qui aboyent ne mordent pas* ».

Chascuns chiens qui abaie ne mort pas (Cité par Morawski (1925), provenant d'un manuscrit de la fin du XIII^e siècle)

Schulze-Busacker (1985 : 196) présente l'intégration dans un texte du proverbe *Chascuns chiens qui abaie ne mort pas*
Escanor, vv. 12372-375

4. J. C. Anscombe a traité la question des variantes proverbiales ainsi que celle du non-figement dans Anscombe (1994, 1997 et 2000b).

*“mais vous resamblez le gaingnon
qui aboie à l’uis par dedenz
et mengue les genz as denz,
et puis par defors issir n’ose⁵.”*

Moyen français

Di Stefano (1991) propose la formule suivante qui accompagne certaines occurrences :

Un chien qui aboie mais qui ne mord pas

*Et vous ramenez bien du chien Qui abaye et ne conclud rien,
(Renart 11766)*

*Il me plait que ce chien se enveille et, tout en present, que il aboie,
mez garde soy de nous mordre (Vergier I, XIX)* (signalons que *mais* +
subjonctif peut signifier *pourvu que*. Une traduction possible serait :
J’aime bien que ce chien s’éveille et aboie du moment qu’il ne mord
pas / du moment qu’il évite de nous mordre)

Français du XVI^e siècle

Plus que nul autre, je vous jure.

Que si l’on y regarde bien,

Il mettra tout l’Estat chrestien

En sang, en feu et en desordre.

Mais on ne voit pas guere mordre

Les chiens qui abbaient beaucoup.

La louve aime le plus laid loup,

Qu’entre plusieurs elle rencontre.

*L’Estoile, P. (1587), Registre-journal du règne de Henri III,
(Frantext)*

Français des XVII^e et XVIII^e siècles

*Tous les chiens qui aboyent ne mordent pas (Dictionnaire de l’Académie
française 1694 et 1762)*

---

5. Nous proposons la traduction suivante de l’extrait : *Vous êtes comme le mâtin qui, dans la maison, aboie à la porte et montre les crocs aux visiteurs, mais qui n’a pas le courage de mettre la patte dehors.*

Français contemporain

Chien qui aboie ne mord pas (c'est-à-dire ceux qui crient beaucoup ne sont pas les plus à craindre), (Littré, 1872).

Chien qui aboie ne mord pas (A. Rey et S. Chantreau, 2003)

*Nous ajoutons, tout à fait entre nous, pratiques : et puis laissons-les gueuler, ça les soulage ; **chien qui aboie ne mord pas**. Une autre génération vint, qui déplaça la question.*

Sartre, J-P. (1961), *Les Damnés de la terre de Frantz Fanon*, Préface (Frantext)

*Ewart fut renvoyé à Postdam, le 20, avec mission d'avertir la Prusse que l'Angleterre l'abandonnait. Catherine triompha : « **chien qui aboie ne mord pas toujours** ».*

Lefebvre, G. (1963), *La révolution française*, (Frantext)

Nous trouvons en ancien français l'article zéro et *chascuns*. À propos du déterminant *chascuns*, Ménard (1994 : 40) signale qu'il possède une valeur distributive. L'exemple qu'il propose correspond, justement, au proverbe *Chascuns chiens qui abaie ne mord pas* qu'il traduit en français contemporain par *Tout chien qui aboie ne mord pas*. Quant à l'article zéro, il avait déjà une valeur générique au Moyen-Âge comme le rappelle entre autres Ménard (1994 : 26).

Les exemples que nous avons apportés du moyen français font allusion à la parémie sans qu'ils présentent, pour autant, le proverbe en soi. Aussi bien dans l'occurrence de *Le Roman de Renart* que dans celle de *Vergier*, la formule fait allusion au proverbe mais n'est pas strictement le proverbe⁶ :

Et vous ramembrez bien du chien Qui abaye et ne conclud rien,
(*Renart* 11766)

Il me plaît que ce chien se enveille et, tout en present, que il aboie, mez garde soy de nous mordre (*Vergier* I, XIX)

Au XVII^e siècle, Cotgrave présente une variante avec l'indéfini *un*, article qui possédait entre autres une valeur générique comme le rappelle Fournier

---

6. Dans le premier cas, l'auteur demande que nous nous rappelions le lieu commun appartenant à sa communauté linguistique, d'après lequel le chien qui aboie ne va pas plus loin. Dans le deuxième cas, il s'agit d'une histoire qui parle d'un chien spécifique – *ce chien* – dont il est dit, comme dans le proverbe, qu'il aboie mais que, dans le meilleur des cas, il ne mord pas.

(1998 : 151). Aux XVII^e et XVIII^e siècles, le dictionnaire de l'Académie cite le proverbe introduit par *Tous les*. Dans ce sens, le commentaire de La Curne de Sainte Palaye, auteur du XVIII^e siècle, est intéressant, lorsqu'il fait remarquer que la variante *chien couart abaye plus fort qu'il ne mord* correspond à celui de son époque *Tous les chiens qui aboient ne mordent pas*. La version introduite par *tous les* était au moins courante au XVIII^e siècle. À partir du XIX^e, en revanche, le proverbe est toujours introduit par l'article zéro.

Finalement, nous voudrions souligner que le proverbe n'est pas transmis de façon exacte au cours des siècles, non seulement en ce qui concerne le changement d'article, mais aussi en ce qui concerne la structure comparative apportée par La Curne de Sainte Palaye :

Chien couart abaye plus fort qu'il ne mord

D'une part, nous sommes en présence d'une structure comparative qui correspond à l'un des moules typiquement proverbiaux – par exemple *Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage*. L'expression de la comparaison dans le proverbe est en accord avec la norme de l'ancien français. Ménard (1994 : 226-7) explique que les comparatives de supériorité en ancien français présentent la marque *plus*, et la conjonction *que* apparaît lorsque le deuxième segment inclut un verbe à un mode personnel. Par conséquent, un premier point à souligner est le passage d'une phrase complexe subordonnée formée par la proposition relative et la principale à une phrase complexe subordonnée de comparaison. D'autre part, nous devons indiquer que l'adjectif *couart* a été ajouté et n'apparaît pas dans les autres variantes. Il ne s'agit pas du chien aboyeur mais du chien peureux dont il est dit qu'il aboie plus qu'il ne mord.

La variation du déterminant – article zéro, *chascuns*, *tous les* – et la variante à structure comparative constituent, par conséquent, les principaux changements de l'évolution du proverbe *Chien qui aboie ne mord pas*.

II. ANALYSE DIACHRONIQUE DU PROVERBE

QUI VEUT NOYER SON CHIEN L'ACCUSE DE LA RAGE

Le proverbe *Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage* apparaît aujourd'hui sous différentes variantes : Dournon (1986) propose les deux possibilités *Quand on veut noyer son chien, on dit qu'il a la rage* – et il ajoute à côté *la gale* – et *Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage*. Nous présentons, ci-dessous, dans l'ordre chronologique, toutes les formes que nous avons

trouvées dans les dictionnaires, les ouvrages consultés et les sites Internet, et nous ajoutons quelques occurrences en contexte.

Ancien français (XII^e et XIII^e siècles)

Qui bon chien veut tuer la raige li met seure (Anciens Proverbes, Manuscrit du XIII^e cité par Le Roux de Lincy, Tome I, p. 170)

Moyen français (XIV^e-XV^e siècles)

*Qui le chien veult ochire, tuer et mehaingnier, La rage le met seure; se le fiert d'un levier*⁷. (Bauduin XI, 745 - XII, 394, cité dans le *Dictionnaire historique de l'ancien langage françois de La Curne de Sainte-Palaye* (1876) et dans Di Stefano (1991), XIV^e siècle)

Qui son chien het, on li met sus la raige (Deschamps, cité par Di Stefano (1991), XIV^e siècle)

Qui son chien viaut tuer la rage li met sus (cité dans Morawski (1925), XIV^e siècle)

*comme celui qui son chien veult tuer et pour couleur de son fait lui met sus la rage*⁸ (Chartier (1422), cité par Di Stefano (1991) et présent dans Frantext, XV^e siècle)

Qui son chien veult tuer lui met la rage Assus (Ch. de Pizan III, 301, cité par Di Stefano (1991), XV^e siècle)

Qui son chien veult tuer La raige lui met sus, pour voir (Michault, cité par Di Stefano (1991), XV^e siècle)

(*pour voir* est un adverbe d'énonciation que nous pouvons traduire par *certainement, en vérité*)

Qui hait son chien luy met le raige sus (Faictz et Dictz I cité par Di Stefano (1991), XV^e siècle)

Qui son chien veult tuer, il luy met en sus la raige (Poge XXVII, cité par Di Stefano (1991), XV^e siècle)

---

7. Ce dernier fragment « *se le fiert d'un levier* » ne fait peut-être pas partie du proverbe puisque nous ne le retrouvons plus dans aucune autre occurrence. Il signifie « *et il le frappe avec un levier* ».

8. Nous proposons la traduction suivante : *comme celui qui veut tuer son chien et qui, pour prétexte, l'accuse de la rage*.

Qui son chien veult tuer la rage lui met sur (*Les proverbes communs* de Denis Mellier, XV^e-XVI^e siècles)

Français classique (XVII^e siècle)

Qui veut tuer son chien lui met la rage sus (provenant de Cotgrave (1611))

Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage (cité dans le *Dictionnaire Universel de Furetière* (1690), il apparaît dans *Les femmes savantes* de Molière, (1672))

Quand on veut noyer son chien, on fait croire qu'il est fou (*Dictionnaire de l'Académie Française*, 1694)

Français du XVIII^e siècle

Quand on veut noyer son chien, on dit qu'il a la rage, on fait accroire qu'il a la rage (*Dictionnaire de l'Académie Française*, 1762)

Français contemporain (XIX^e-XX^e-XXI^e siècles)

Quand on veut noyer son chien, on dit qu'il a la rage, ou qui veut noyer son chien l'accuse de la rage (*Dictionnaire de la langue française*, Littré⁹, 1872)

Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage (A. Rey et S. Chantreau (2003))

*Or voy je bien que, ainsi que violence se donne droit par la force ou elle n'a riens, en semblable maniere veult outrecuidance confondre verité par haultaines parolles et soy descharger de ses œuvres vituperables sur ceulx qui mais n'en pevent. Dieu! tant est affection humaine vaine chose et muable, quant celle desloiale voye a mise Fortune en ses variables oeuvres, que, des ce qu' il meschiet aux chetiz, on leur met sus que c'est par leurs dessertes, comme cellui **qui son chien veult tuer et pour couleur de son fait lui met sus la rage**. Tu diz que je suis cause de ceste tresmaudite guerre et que je l'ay pourchacee et bastie par impatience de la haulte prosperité de paix. Tu diz que par ma folle erreur et les partiz que*

---

9. Il faut prendre en compte que Littré inclut parfois des exemples du XVII^e siècle.

j'ay desloiaument soustenuz est ceste confusion et maleurté sourvenue. Si te respons que la folie des mendres hommes est fondee sur l'outraige des plus grans et que les pechiez et desordonnances descendent des greigneurs aux plus petiz.

Chartier, A. (1422: 37), *Le quadrilogue invectif* (Frantext)

MARTINE

*Me voilà bien chanceuse ! **Hélas ! l'an dit bien vrai : Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage,** Et service d'autrui n'est pas un héritage.*

CHRYSALE

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous, Martine ?

MARTINE

Ce que j'ai ?

CHRYSALE

Oui.

MARTINE

J'ai que l'an me donne aujourd'hui mon congé, Monsieur.

Molière (1673: 90), *Les femmes savantes*, Acte II, Scène V, Paris, Magnard.

*Il escheut en l'année sainte, qu'un brave seigneur françois, vertueux et sage, allant voir ces pauvres esgarez rencontra un françois lequel s'accostant de luy, apres les complimens qu'il luy fit avec une retenuë qu'on n'eut jamais attenduë d'un fol : en fin se mit en discours luy racontant le mal'heur qui luy estoit escheu : que pour n'avoir pas eu d'argent à commodité, estant esloigné de son pays, ses creanciers pour avoir ce peu de moyens et de meubles qu'il avoit dans Rome, furent si malings que de faire croire au monde qu'il estoit venu fol : et la dessus, disoit-il, monsieur, sans autre forme de procez on m'a enfermé ceans en qualité de fol, quoy que graces à Dieu, jamais il ne me soit arrivé aucun acte de folie, **mais vous sçavez que qui veut tuer son chien, luy faict croire qu'il a la rage.** Ce seigneur voyant le discours ferme du galand, en avoit quelque pitié, et se monstra enclin à moyenner son eslargissement, *helas monsieur ! Va dire le compagnon, vous m'obligerez infiniment, et je vous devray autant qu'à mon propre pere ; il sort en intention de parler au magistrat, et luy remonstrer le tort qu'on faisoit à cét innocent.**

Garasse, Le Père François / *La Doctrine curieuse des beaux-esprits de ce temps*. 1623, p. 52, Livre 1, section 8. (Frantext)

Si jamais, dit le faux Schinner, il m'arrive de blaguer en voiture, je me bats en duel avec moi-même. C'est aussi ta faute à toi, Mistigris, ajouta-t-il en donnant à son rapin une tape sur sa casquette.

- Oh ! moi qui n'ai fait que vous suivre à Venise, répondit Mistigris.
Mais, **qui veut noyer son chien l'accuse de la rage** !

- Savez-vous, dit Georges à son voisin Oscar, que si par hasard c'eût été le comte de Sérisy, je n'aurais pas voulu me trouver dans votre peau, quoiqu'elle soit sans maladies.

Oscar, en pensant aux recommandations de sa mère, que ce mot lui rappela, devint blême et se dégrisa.

[H. de Balzac (1845), *Un début dans la vie*, p. 806. (Frantext)]

Nous devons signaler l'existence en ancien et moyen français d'un autre proverbe dont le sens semble similaire à celui que nous étudions, *Ochoison trouve qui son chien / chat bat*, qui apparaît dans plusieurs recueils sous différentes formes :

Achoison trouve qui son cha(s)t ba(s)t. (Manuscrit du Vatican du XV^e siècle compilé par Langlois 1899)

Achaison treuve qui son chat bat (*Les proverbes communs de Denis Mellier*, XV^e-XVI^e siècles)

Ochoison trouve qui son chien bat (cité dans Di Stefano, 1991)

Ceci semble indiquer que l'idée d'après laquelle n'importe quel prétexte est bon pour maltraiter ou accuser un chien (ou qui que ce soit), circulait sous différentes formes au Moyen-Âge.

Nous étudierons tout d'abord la position des compléments objet *son chien / le chien / bon chien* et *la rage* dans les différentes variantes. Aussi bien en ancien français qu'en moyen français le complément est antéposé : *Qui bon chien veut tuer / Qui le chien veult ochire / Qui son chien het / Qui son chien veult tuer / Qui bon chien veut tuer la raige li met seure*. En ce qui concerne le syntagme *la rage* les deux positions, antéposition et postposition, alternent à partir du XV^e siècle : *Qui le chien veult ochire, tuer et mehaingnier, La rage le met seure / Qui son chien het, on li met sus la raige*.

À partir du XVII^e siècle, nous voyons que les compléments d'objet *son chien / la rage* sont toujours postposés au verbe : *Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage / Quand on veut noyer son chien, on dit qu'il a la rage*.

Aussi bien en ancien français qu'en moyen français l'antéposition du complément direct est habituelle. Ainsi, Buridant (2000) signale que l'ordre Sujet – Objet – Verbe, provenant du latin, était courant dans les propositions subordonnées, notamment dans les relatives. Marchello-Nizia (1995 : 53) rappelle également que l'ordre Sujet – Objet – Verbe était courant dans les subordonnées en *qui, quant / quand, selsi*. Comme le dit Marchello-

Nizia (1995 : 58), l'antéposition de l'objet était fréquente, surtout au XII^e siècle, ce que montre son étude des propositions indépendantes de type *Un escuier apele* (équivalant à *Il appelle un écuyer*), (*op. cit.*, p. 52). D'autre part, elle signale que le verbe en ancien français occupe presque toujours la deuxième position, ce que nous voyons dans notre proposition principale¹⁰ : *la rage li met seure*. Pour le moyen français, Martin et Wilmet (1980 : 288) mentionnent également cet ordre, comme par exemple dans :

qui autre medicine ne queroit avoir que de fuir les desplaisirs
que... (Martin et Wilmet, 1980 : 288)

À partir du XVII^e siècle la postposition du complément d'objet se fixe, comme le rappelle Fournier (1998: 91)¹¹. Tout ceci coïncide avec la syntaxe de notre proverbe où les syntagmes *son chien / la rage* apparaissent antéposés jusqu'au XV^e siècle pour se fixer après le verbe au XVII^e.

Molière, d'ailleurs, met en œuvre le proverbe sous sa forme moderne, comme le montre le fragment (cité plus haut) :

MARTINE

Me voilà bien chanceuse ! Hélas ! l'an dit bien vrai : **Qui veut
noyer son chien l'accuse de la rage**, Et service d'autrui n'est pas un
héritage.

L'évolution de la formule concerne également le passage de la locution verbale *mettre sur* au verbe *accuser*. Aussi bien en ancien français qu'en moyen français ou qu'en français du XVI^e siècle, c'est la locution *mettre sur* qui apparaît. Le verbe *accuser* surgit dans le proverbe à partir du XVII^e siècle. Ce changement verbal coïncide avec l'évolution du lexique. En effet, le *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle* de Godefroy (1880-1902) présente l'acception *Mettre sus quelque chose à quelqu'un* dont le sens équivalait à : *l'en accuser*. Au XVI^e siècle, le verbe présente toujours cette acception. Le *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle* de Huguet (1925-1967) le définit ainsi : *Mettre sus qqch à qqn. Accuser qqn de qqch*. Il peut apparaître également sous la forme *Mettre à sus qqch à qqn*, ce que nous voyons, par exemple, dans l'occurrence de Ch. de Pizan :

10. Marchello-Nizia (1995 : 61-65).

11. «En français classique la position post-verbale du complément direct est fixée, et les écarts par rapport à cette place canonique sont très rares dans l'usage.» (Fournier 1998 : 91).

Qui son chien veult tuer lui met la rage Assus

En revanche, à partir du XVII^e siècle, la locution verbale *mettre sur* n'apparaît plus dans le dictionnaire avec le sens d'*accuser*. Nous voyons que les proverbes ici présentés commencent, précisément, à remplacer *mettre sur* par *accuser* au XVII^e siècle. À l'exception du proverbe mentionné par Cotgrave (1611), les autres emploient le verbe *accuser*¹².

Parmi les différentes variantes que nous avons citées, deux occurrences du moyen français se distinguent par la présence d'un pronom sujet devant le verbe de la principale. Cette structure, de nos jours, est impossible :

Qui son chien het, on li met sus la raige
Qui son chien veult tuer, il luy met en sus la raige

Cependant, Rodríguez Somolinos (1993 : 59), rappelle, se fondant sur Franzen (1943)¹³, que la présence d'un pronom sujet devant le verbe de la principale est fréquente en ancien français. C'est le cas étudié par Franzen et mentionné par Rodríguez Somolinos (1993) de *Qui en lui creit, il n'a nul bon talent* : « Se trata de un procedimiento de tematización frecuente en francés antiguo, la subordinada de relativo está segmentada en posición inicial y no forma parte sintácticamente de la oración principal. Como es normal en estos casos, un elemento tónico, generalmente el sujeto, precede al verbo de la principal¹⁴. » En moyen français, également, nous pouvons trouver un pronom sujet qui reprend un sujet précédent. Martin et Wilmet (1980 : 152) présentent à ce propos l'exemple suivant :

Et aussi l'en voit communement que une femme qui est amoureuse,
elle est toujours joyeuse,... (Arrêts d'amour, 120, 67)

Par conséquent, les deux variantes *Qui son chien het, on li met sus la raige* et *Qui son chien veult tuer, il luy met en sus la raige* correspondent à la norme de l'époque et elles disparaissent ensuite avec l'évolution de la syntaxe.

12. Le sens d'accusation est maintenu dans des expressions comme *mettre sur le dos de quelqu'un / mettre sur le compte de quelqu'un*. Nous devons indiquer, également, qu'à partir du XVII^e siècle, le verbe *tuer* est remplacé par *noyer*.

13. Franzen, T. (1943), «Qui en lui creit il n'a nul bon talent». Dans *Mélanges J. Melander*. Uppsala : Lundequistska Bokhandel. Genève : Slatkine Reprints, 1977, pp. 291-305.

14. Nous proposons la traduction suivante de la citation : 'Il s'agit d'un procédé courant de thématisation en ancien français, la subordonnée relative est segmentée en position initiale et ne fait pas partie syntaxiquement de la proposition principale. Comme il est normal dans ces cas-là, un élément tonique, généralement le sujet, précède le verbe de la principale'.

En ce qui concerne le pronom relatif *qui* sans antécédent, il pouvait signifier *si on* en ancien français et en moyen français. Ménard (1994 : 79) indique la valeur générique du pronom, dont il propose les traductions suivantes : «tout homme qui, tous ceux qui, quand on, si l'on» :

Qui a marastre a dyable en l'astre (Proverbes 1810)

«Si l'on a une belle-mère, on a un diable au foyer», (Ménard 1994 : 79)

Si nous observons les différentes variantes du proverbe *Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage*, nous voyons à quel point le pronom *qui* a pu varier dans les exemples. Parfois nous voyons apparaître le pronom *qui*, d'autres fois nous trouvons *quand on*,

Quand on veut noyer son chien, on dit qu'il a la rage, on fait accroire qu'il a la rage (*Dictionnaire de l'Académie Française*, 1762)

Quand on veut noyer son chien, on dit qu'il a la rage, ou qui veut noyer son chien l'accuse de la rage (Littré, 1872)

Quand on veut noyer son chien on dit qu'il a la rage (Delacourt, 1996)

Ailleurs, c'est *celui qui* :

comme celui qui son chien veut tuer et pour couleur de son fait lui met sus la rage» (Chartier, 1422)

Dans certains cas, nous percevons clairement que l'interprétation adéquate du pronom relatif sans antécédent est celle de l'hypothétique *si on* :

Qui son chien het, on li met sus la raige

Dans ce cas, cela n'aurait aucun sens d'interpréter le pronom relatif comme *celui qui* :

*Celui qui son chien het, on li met sus la raige

Le pronom *on* renvoie à un sujet implicite *on* dans la subordonnée *qui son chien het*. Dans le cas précédé par *celui qui*, ce sujet et *on* ne seraient pas coréférentiels, ils ne désigneraient pas le même sujet, interprétation qui n'est pas possible ici. En effet, dans cette occurrence, le pronom *qui* enferme un *on* sous-jacent, ce que nous voyons grâce à la présence du pronom sujet *on*

15. Rappelons la traduction proposée : *comme celui qui veut tuer son chien et qui, pour prétexte, l'accuse de la rage*.

dans la principale. En revanche, dans d'autres cas, le pronom se présente directement sous la forme *celui qui* : *celui qui son chien veult tuer*... Dans ce sens, l'étude de Bertrand (2003) est fort éclairante, car il explique la dualité d'interprétation du pronom *qui* entre *si on* et *celui qui*. Il dit à propos d'un exemple comme celui-ci :

Plaindre se doit qui est batuz
(Chrétien de Troyes, *Le chevalier au lion*, vers 502)

«Il n'y a qu'un pas à franchir entre "(celui) qui est battu doit se plaindre" et "si l'on est battu, on doit se plaindre". La valeur commune à ces deux traductions est la généricité du procès. On retrouvera donc tout naturellement cette même dualité dans l'énoncé suivant :

Savoir le puet *qui* c'onques veut.
(Bérout, *Tristan*, vers 608)
Traduction 1 : «celui qui le veut peut le savoir».
Traduction 2 : «si l'on veut, on peut le savoir»¹⁶.

Les différentes formes et les différents sens que prend le sujet de la proposition subordonnée, que ce soit *si on*, *celui qui*, ou *quand on* ne font que confirmer la liberté du proverbe.

Une autre caractéristique, conforme à l'époque d'écriture, qui apparaît dans les variantes mentionnées consiste en l'énumération de termes aux sens similaires – que ce soit des substantifs ou des verbes – dans une même phrase :

Qui le chien veult ochire, tuer et mehaingnier, La rage le met seure

Cette énumération qui apparaît dans l'un des exemples du moyen français n'est pas exceptionnelle et nous pouvons la trouver dans d'autres proverbes de l'époque :

*Tant va le pot a l'eau, au puit, a la riviere qu'il brise*¹⁷. (*Galanteries* CCXXII,20)

Cette répétition de termes était très fréquente en moyen français¹⁸.

16. Bertrand (2003 : 387).

17. Exemple provenant de Di Stefano et Bidler (1992).

18. Nous devons indiquer que dans le premier cas il y a une énumération entre parasyonymes – *ochire*, *tuer*, *mehaingnier* – alors que dans le second nous trouvons des

Enfin, nous pouvons souligner la liberté de la forme proverbiale grâce à l'alternance du déterminant ou de l'adjectif accompagnant le substantif *chien* :

*Qui **bon chien** veut tuer la raige li met seure*
*Qui **le chien** veult ochire, tuer et mehaingnier, La rage le met seure*
*Qui **son chien** viaut tuer la rage li met sus*

III. ANALYSE DIACHRONIQUE DES PROVERBES *LÁDREME EL PERRO* *Y NO ME MUERDA* / *PERRO LADRADOR, POCO MORDEDOR*

Quant à l'analyse diachronique des proverbes espagnols, nous sommes surtout partie de la *Historia de la lengua española* de Lapesa (1983), qui livre quelques traits de la syntaxe de la langue espagnole à travers les siècles, ainsi que de l'ouvrage de Echenique et Martínez (2000), *Diacronía y gramática histórica de la lengua española*, qui abordent également des questions morphosyntaxiques. Un des aspects les plus importants concernant l'évolution des proverbes tient à la variation des formes lexicales dans une même parémie. *Perro ladrador poco mordedor* / *Ládreme el perro y no me muerda*.

Le couple de proverbes *Perro ladrador poco mordedor* / *Ládreme el perro y no me muerda* a attiré notre attention car ils emploient un lexique similaire – *perro* ; *ládreme* - *ladrador* ; *no me muerda* - *poco mordedor* – et pourtant leur sens et leur actualité sont différents. Effectivement, le premier d'entre eux est toujours présent en contexte, alors que *Ládreme el perro y no me muerda* n'a pas eu la même chance.

Nous pouvons commenter les traductions que propose Oudin (1605) pour ces deux proverbes. Pour *Perro ladrador nunca buen mordedor* il mentionne *Chien qui abbaye ne mord pas* ou *Chien abbayeur n'est jamais bon mordeur*. Pour *Ládreme el perro y no me muerda* il propose une traduction littérale : *Que le chien m'abbaye mais qu'il ne me morde pas*. Cette traduction nous fait penser à la variante de *Chien qui aboie ne mord pas* que nous avons mentionnée en contexte pour le moyen français, proposée par Di Stefano (1991) :

Il me plait que ce chien se enveille et, tout en present, que il aboie,
mez garde soy de nous mordre (Vergier I, XIX, cité dans Di Stefano
 (1991))

---

substantifs avec des traits sémantiques communs, sans pouvoir parler pour autant de synonymie : *l'eaue, le puit, la rivière*.

Observons l'évolution des deux parémies, en commençant par *Perro ladrador, poco mordedor* :

Perro ladrador, nunca buen mordedor

(Hernán Núñez (1555), Horozco (XVI) et Correas, 1627)

Perro ladrador, poco mordedor

(Covarrubias, 1611)

Perro ladrador nunca buen mordedor

(Oudin (1605) dans *Refranes o proverbios castellanos, traduzidos en lengua francesa* où il propose les traductions suivantes : *Chien qui abbaye ne mord pas / Chien abbayeux n'est jamais bon mordeur*)

Perro ladrador, mal mordedor pero buen avisador

(Kleiser (1953), recueilli de Rodríguez Marín)

Canes que ladran ni muerden ni toman caza

(Kleiser (1953), recueilli de Correas et de Rodríguez Marín)

Perros y ríos no son temibles los que hacen ruido

(Kleiser (1953) recueilli de Rodríguez Marín)

Perro ladrador, poco mordedor

(Junceda 2002 et Campos Barella 1993)

Perro que mucho ladra, poco muerde, pero bien guarda

(Junceda 2002)

Pues de esos mismos temores hablaba yo, señor don Alejo —contestó Marcones con una sonrisa forzada y los carrillos temblando— ; y no podía hablar de otros, refiriéndome a un sacerdote a quien por su corona y por sus canas debo respeto, sin contar con que yo no me como a nadie con canas o sin ellas.

*— ¡Toma! Eso por entendido se calla, Marcos. Bien lo sabes : **perro ladrador**... amén de que no hay una cuesta abajo sin una cuesta arriba... Y no te ofenda tanto como parece por las señales, esta idea que tengo de tus agallas ; porque, después de todo, con el ropaje que vistes, mejor te sienta el aire de cordero que el de tigre... Y ahora, para fin y remate de la porfía, te pregunto en santa paz : ¿te lo cuento o no te lo cuento?*

J. M. de Pereda, *La puchera*, 1889 : 275 (CORDE).

A menos que, como digo, esta madrugada nos depare uno de esos inesperados vuelcos, imposibles de descartar incluso en un Congreso tan

*domesticado como éste, Guerra y algunos menos que doce de los suyos, en lugar de tener la dignidad de cabalgar hacia el exilio, se prestarían a ser la botonadura de latón que realzaría la apariencia del nuevo uniforme multiuso de su amo y señor. Y liquidado el trámite de disecar **al perro ladrador poco mordedor**, el XXXIII Congreso pasaría a la historia del PSOE —espero que Enrique Múgica aproveche el ostracismo para convertirse en el escriba que legue a la posteridad los anales de las doce tribus— como aquel que sirvió para transformar al partido en séquito.*

Ramírez Codina, J. (1995), *David contra Goliath. Jaque mate al felipismo* (CREA)

SEGUNDO.- ¿Te has puesto el “sonatón”?

ADELA.- ¿Eh?

SEGUNDO.- (*Que se percata de que no.*) Oyes lo que te da la gana, Ada. Cuando quieres bien que se te afina el oído, ¿eh? Un poco de lo tuyo es... de cerebro, bastante es de cerebro, ya te lo he dicho.

ADELA.- Pero yo tranquila porque, ya lo dice el refrán, **perro ladrador poco mordedor**. (*Le mira y le sonríe.*) Sé que siempre me fuiste fiel. (*Se arregla el pelo.*)

SEGUNDO.- *A un hada no se le puede engañar. Lo adivina todo.*

ADELA.- ¿Estoy bien? ¿Estoy presentable?

Pedrero, P. (1995), *El pasamano* (CREA)

Commençons par remarquer l’alternance entre la phrase averbale *Perro ladrador, poco mordedor* et la phrase complexe, dont la subordonnée est une proposition relative restrictive : *Perro que mucho ladra, poco muerde pero bien guarda* et *Canes que ladran ni muerden ni toman caza*. Nous vérifions, à nouveau, comme nous l’avons déjà fait pour le français, que les variantes des proverbes possèdent généralement une structure qui correspond à un moule typiquement proverbial. En effet, la phrase averbale correspond à la forme standard. Cependant, la phrase complexe avec subordonnée relative restrictive ayant pour antécédent un substantif précédé d’un article zéro correspond à un moule typiquement proverbial :

Chien qui aboie ne mord pas

Cœur qui soupire n’a pas ce qu’il désire

Ojos que no ven, corazón que no siente

Agua que no has de beber, déjala correr

Nous signalons aussi que les dites variantes présentent une structure ternaire et non plus binaire. Voici un autre proverbe ayant une structure ternaire :

Perro ladrador, poco mordedor pero buen avisador

Nous voyons, que dans ce cas, la structure maintient la phrase averbale. Nous pouvons observer que le second segment du proverbe – *poco mordedor* – est parfois remplacé par *nunca buen mordedor* ou par *poco muerde* et ce à la même époque. Ainsi Correas, au XVII^e siècle, présente la variante avec *nunca buen mordedor* alors que Covarrubias, propose au même moment *poco mordedor*. De plus, nous voyons que Kleiser a recueilli de Correas une variante complètement différente :

Canes que ladran ni muerden ni toman caza

Par conséquent, un même auteur, dans ce cas Correas, présente deux variantes différentes du même proverbe. L'une d'entre elles est une phrase averbale – *Perro ladrador nunca buen mordedor* – alors que l'autre est une phrase complexe où *canes* au pluriel, toujours précédé de l'article zéro, se substitue au substantif *perro*. De plus, sa seconde variante, comme nous l'avons déjà indiqué, est ternaïre.

Nous voyons aussi une importante variation lexicale dans l'exemple que Kleiser (1953) reprend de Rodríguez Marín :

Perros y ríos no son temibles los que hacen ruido

où nous trouvons également une thématisation du syntagme *Perros y ríos*.

Le groupe nominal sujet – *perros y ríos* – inclut une subordonnée relative qui apparaît derrière le verbe – *los que hacen ruido* – séparée de l'antécédent. Il ne s'agit pas d'une structure typiquement proverbiale bien que nous ayons remarqué dans notre thèse de doctorat que l'espagnol jouit d'une plus grande liberté que le français pour ce qui est de maintenir les moules proverbiaux.

Nous n'avons trouvé aucun exemple en contexte antérieur au XIX^e siècle dans la base de données CORDE de la *Real Academia de la Lengua*. Pourtant, dans les textes des vingt dernières années l'emploi du proverbe est très courant. Il apparaîtra de nombreuses fois tronqué, comme dans l'occurrence du XIX^e siècle citée plus haut :

*¡Toma! Eso por entendido se calla, Marcos. Bien lo sabes : **perro ladrador**... amén de que no hay una cuesta abajo sin una cuesta arriba...*

En revanche, le proverbe *Ládreme el perro y no me muerda*, n'apparaît plus aujourd'hui en contexte. Presque tous les recueils de proverbes le présentent sous la même forme, à l'exception de Cejador (1922) qui propose une version ternaïre.

Ladreme el perro y non me muerda
(*Seniloquium*, XV)

Ladreme el perro y no me muerda
(dans Íñigo Lopes de Mendoza, 1508 ; Francisco de Espinosa 1527-1547 ; Hernán Núñez, 1555 ; Horozco, XVI^e siècle ; *Refranes de la lengua castellana*, 1815)

Ladreme el perro y no me muerda
(*Oudin 1605*, la traduction est indiquée plus haut)

Ládreme el perro y no me muerda, y echarle he la cuerda
(Cejador, 1922. Provenant des *Refranes glosados*, 1541)

*Y pues yo la metí en el juego, ha de partir por medio la ganancia, porque tampoco no me tengo por tal que piense de albardarme sin que dé corcobos, porque no ay que fiar d'estas que han perdido la vergüença y traen el alma en venta, porque no les da más penar por poco que por mucho, y así a todo hazen rostro diziendo : preso por mil, preso por mil y quinientos. Y pues dizen que la tierra ni la hembra, quien no la ara en balde siembra, quiero darle un torcedor con que me pague la capa, o que a lo menos por falta de no le mostrar yo el diente no piense de almorzarme y merendar y embaucarme, y al cabo diga que **ládreme el perro y no me muerda, y echarle he la cuerda**. Y de oy más, pues no me querrá restituír, será bien que andemos a hecho y pago. He allí viene la hijuela d'en casa de la prima ; asuadas, tales tres joyuelas para los lobos, que agora que bulle la ganancia todos hazen sopas en la miel del modorro, pues veo que esto todo le llueve a Floriano en casa, o por mejor hablar, le llueve de su casa.*

Rodríguez Florián, J. (1554), *Comedia llamada Florinea, que tracta de los amores del buen duque Floriano con la linda y muy casta...* (CORDE).

Nous voyons ici, en contexte, la version ternaire citée par Cejador : il s'agissait bien d'une forme employée, du moins en ce qui concerne le XVI^e siècle. Soulignons la postposition du pronom *me*, ayant fonction de complément d'objet, ainsi que le pronom indirect *le* derrière les verbes au subjonctif *ladrar* et *echar*. Il s'agit d'une postposition caractéristique de l'espagnol médiéval et de l'espagnol classique.

IV. ANALYSE DIACHRONIQUE DU PROVERBE

QUIEN ROBA A UN LADRÓN TIENE CIENT AÑOS DE PERDÓN

Le proverbe que nous présentons dans ce titre correspond à la version apparaissant dans Junceda (2002) et non à celle de Campos et Barella (1993), étant donné qu'il s'agit, à notre avis, de la variante la plus employée de nos

jours. Ces dernières proposent la forme, plus ancienne d'après nous : *Quien hurta al ladrón gana cien años de perdón*. Le verbe *hurtar* est moins employé de nos jours que *robar* et son usage est plus littéraire. C'est certainement pour cela que, de nos jours, la forme la plus courante correspond à celle présentée dans Junceda (2002). Nous pouvons observer dans les différentes variantes, qui ont surgi au fil du temps, une évolution du vocabulaire ainsi qu'un changement dans l'ordre des mots.

Quien burla al burlador, cient días gana de perdón
(*Seniloquium*, XV^e siècle, cité par Combet 1971)

Quien rova (arrova) del ladrón, tiene siete años de perdón
(*Refranes y frases proverbiales españolas de la Edad Media*, O'Kane 1959. Forme que la parémiologue a recueillie de A. Galante (1902), *Proverbes judéo-espagnols*, *RHi* 1895, tome 2, n° 6, p. 312-352, IX, et de H.V. Besso (1935), *Judeo-Spanish Proverbs of Salonica*, *BHi* 37, 1948, p. 209-219, XXXVII)

*Quien burla al burlador cien dias gana de perdon*¹⁹
Refranes que dicen las viejas tras el fuego, par Íñigo Lopes de Mendoça, Íñigo, Marqués de Santillana, (1542 = 1964)²⁰, *Refranes de las viejas, por mandado del Rey don Juan estos refranes que dizen las viejas tras el fuego y van ordenados por la orden del A.b.c.*, Madrid, ed. Victoriano Suárez.

Quien burla al burlador, cien días gana de perdón
(Vallés, 1549)

Quien burla al burlador, cien días gana de perdón
(Hernán Núñez, 1555)

Quien hurta al ladrón /cien dias gana de perdon
(fin du XVI^e siècle). Sebastián de Horozco (1986 : 506), comme il le fait pour tous, glose ce proverbe :

Dar pena por el pecado
al hombre malo y soez
a cualquiera no le es dado
sino al que esta diputado
por competente juez

19. Nous ne mettons pas les accents car le texte original ne le fait pas.

20. Le recueil de proverbes du Marquis de Santillana remonte au XV^e siècle, mais la première édition ne fut imprimée qu'en 1542.

Y assi no tienen raçon
los que dicen comunmente
que *aquel que hurta al ladron*
cien dias gana de perdon
ni la razon tal consiente.

Quien burla al burlador, cien días gana de perdón
Quien hurta al ladrón, cien días gana de perdón
Correas, G. (1627)

Quien hurta al ladrón, ganada tiene la absolución
Martínez Kleiser (1953), où il indique que le proverbe provient
de Rodríguez Marín

Quien roba a un ladrón, tiene cien años de perdón
(Junceda 2002)

Quien hurta al ladrón gana cien años de perdón
(Campos et Barella 1993). Les auteurs proposent en outre les
variantes suivantes :

Quien hurta al ladrón gana cien días de perdón, provenant du
Diccionario de la lengua española de la Real Academia Española,
édition de 1956. Cette variante est également présente dans *La pícara*
Justina 1605.

Quien hurta al ladrón ha cien años de perdón / Quien hurta al ladrón
ha cien días de perdón. Les deux variantes proviennent du *Diccionario*
de la lengua española de la Real Academia Española (édition de
1956).

Quien engaña al engañador... Variante provenant de *La Celestina*
(1499-1502).

Ladrón que roba a ladrón... Variante provenant de Galdós (1875),
El equipaje del rey José, p. 233.

Voici quelques occurrences en contexte :

Poco valgo, mas este poco estará a vuestra amistad rendido, que eso
que he hecho no ha sido para tratar de ello ya ; que quitar a tres ladrones
las capas y las espadas no son hazañas honradas ; sólo fue ganar perdones,
*porque **quien hurta al ladrón**, como los que de aquí van, **gana**, según*
*el refrán, **muchos años de perdón**.*

Vélez de Guevara, L. (1602), *El espejo del mundo* (CORDE).

Como destas necesidades he yo oído, digan, que de Dido dijeron. Llevan dichos, que ya ahora no me sabían en mi pueblo otro nombre sino la mesonera burlona, aunque algunos me llamaban la villana de las burlas. Ya yo no me preciaba de mirar a quienquiera, que una honrilla sirve de garbo al cuello y de almidón al vestido.

*Holgárame de haber tomado por thema deste número aquel refrán que dice que **quien hurta al ladrón gana cien días de perdón**, de los concedidos por el obispo de sábadu. Délos quien los diere, que si perdones se ganaran, yo había ganado jubileo plenísimo ; pero ya sé que para perdones verdaderos, aun el nombre les sobra, cuanto y más el hecho. Con el mío, a lo menos, glosé el refrán a osadas. ¿Pero quién me mete en themas, ni glosas, sino en tejer historias y en hilar mis romerías? Pero no, mejor me será dejarlo, que no es paro sin venta para no dejar descansar las gentes. Yo lo deju. Duerme, hermano lector, que mañana amanecerá y quizá tendrás gana de leer más.*

López de Úbeda, F. (1605), *La pícara Justina*, Madrid, ed. Nacional (CORDE).

*Pero como la pobreza fue siempre inventora de trazas, entre otras muchas que me presentó la imaginación, escogí una, que fue vender mi caballo a medio precio, contentándome solamente con tener dinero para gastar tres días, al cabo de los cuales pensaba darme un asalto en las perlas y desaparecerme. Pero saliome el juego al revés ; fui por lana y volví trasquilado. Juicio fue de Dios y castigo de mi culpa, que aunque el proverbio dice que **quien hurta al ladrón gana cien años de perdón**, con todo eso, no entra en cuenta el robo que se hace a mujeres semejantes, antes bien debe tenerse por grave ofensa, pues, por el dinero que reciben venden su honra y reputación, la cual no puede rescatarse con todo el tesoro del mundo.*

García, C. (1619), *La desordenada codicia de los bienes ajenos*, ed. Seleccionen Bibliófilas (1959) por F. Gutiérrez (CORDE).

*Y como yo he ydo muchas vezes a su casa, todavía me he aprovechado algo de su buena habilidad ; porque, como dizen, ¿quién es tu enemigo? : el de tu oficio ; en la arca abierta siempre, el malo peca, y finalmente, **quien hurta al ladrón, harto digno es de perdón**. Y así del sé escribir cartas ; y si le he hurtado algo de lo que él sabe desto, como se ve en esse papel, no importa ; que bien me lo devía, pues día y medio anduve a segar con él, y lleve el diablo otra blanca me dio sino un real de a quatro. Y a mi muger, que fue a escardar doze días en su heredad el mes de março, no le dio sino un real amarillo, que no sabemos cuánto vale. Por esso estoy yo mejor con los quartos y ochavos, que son moneda que corre, y los han de tomar hasta el mismo Rey y Papa, aunque les pese.*

Fernández de Avellaneda, A. (1614), *Don Quijote de la Mancha*, Madrid, ed. Espasa Calpe (1972), Martín de Riquer (CORDE).

Honor - ¿Quién es este chocarrero?

Engaño - Con perdón, soy el Engaño

Honor - ¿Conmigo te descompones? ¿A un amigo tal traición?

*Engaño - Señor, **quien hurta al ladrón dicen que gana perdones.***

Honor - ¡Trátame mejor, Engaño!

Engaño - Engaño es el Honor, tía, aunque él engaña en un día más necios que yo en un año.

Valdivielso, J. (1622), *De la serrana de Plasencia. Acta sacramental*, Madrid, ed. Isla, Arias, R. (CORDE).

Une des variantes les plus importantes concerne le lexique. Ainsi, au XV^e siècle et jusqu'au XVII^e la proposition subordonnée relative présente les termes *burlar* et *burlador*, là où nous trouvons aujourd'hui *robar* et *ladrón*, à l'exception du proverbe médiéval judéo-espagnol proposé par O'Kane (1959) – *Quien rova del ladrón, tiene siete años de perdón*. Il n'y a pas figement du vocabulaire puisque nous voyons, déjà, au XVI^e siècle, chez Horozco, la variante sous *hurta al ladrón*. Au XVII^e siècle, Correas présente les deux possibilités, avec le prédicat verbal *hurta al ladrón* et *burlar al burlador*. D'un autre côté, si nous observons les occurrences dans les textes, datant toutes du XVII^e siècle, nous voyons que la proposition subordonnée présente uniquement le syntagme le plus moderne *hurta al ladrón*.

Si on peut employer aujourd'hui le verbe *burlar* avec le sens de *engañar*, on n'emploie plus, en revanche, le substantif *burlador* avec le même sens que dans le proverbe. Covarrubias (1611) définit le terme comme *el engañador mentiroso, fementido, perjudicial*. Le *Diccionario de Autoridades* (1737) propose la définition suivante : *la persona que burla de otro o se burla con otro, o le engaña o frustra sus intentos (...) se usa también como adjetivo, y corresponde a engañoso y fraudulento*. Aujourd'hui, en revanche, le terme *burlador* est mentionné dans María Moliner (1998) comme *hombre que seduce a una mujer y la abandona después* en raison du héros de la pièce *El burlador de Sevilla*. Par conséquent, le sens avec lequel *burlador* apparaissait dans le proverbe n'existe plus et le substantif a été remplacé, dans la parémie, par un substantif contemporain.

Quant à la proposition principale, nous voyons que les recueils de proverbes et les dictionnaires présentent, jusqu'au XVII^e siècle inclus, le syntagme *cien días gana de perdón*, à l'exception, à nouveau, du proverbe médiéval judéo-espagnol mentionné dans O'Kane (1959) où apparaît – *siete años tiene de perdón*. Cependant, dans les occurrences en contexte du XVII^e siècle on trouve différentes possibilités. Deux d'entre elles conservent le même lexique, mais situent le complément d'objet après

le verbe : *gana cien días de perdón*. Dans le texte de Avellaneda (1614) la phrase principale a complètement changé, bien qu'elle maintienne la même notion d'indulgence : *harto digno es de perdón*. De la même façon, le texte de Valdivieso (1622) présente le verbe *decir* accompagné d'une autre subordonnée, avec une variation lexicale : *dizen que gana perdones*. Enfin, Vélez de Guevara (1602) insère dans l'énonciation du proverbe des commentaires tels que – *como los que de aquí van* – et une introduction métalinguistique – *según el refrán : porque quien hurta al ladrón, como los que de aquí van, gana, según el refrán, muchos años de perdón*. En ce qui concerne le lexique, nous pouvons également commenter la présence du verbe *ganar* qui est remplacé aujourd'hui par *tener*. De la même façon, nous avons indiqué au sujet du proverbe présenté dans l'inter-titre, qu'on emploie actuellement plus souvent la variante avec *robar* qu'avec *hurtar*. Enfin, nous pouvons signaler que *cien años* a aujourd'hui remplacé l'ancien *cien días*, sans que le sens du proverbe change pour autant. Nous pouvons considérer ceci comme un argument en faveur de l'interprétation non référentielle du proverbe. Peu importe que nous trouvions *cien años* ou *cien días* dans les deux cas, c'est le pardon inattendu qui compte et son caractère hyperbolique et chiffré. En voyant ces variantes, nous ne pouvons pas affirmer qu'il y ait figement dans le proverbe. Comme nous l'avons déjà signalé, la variante la plus courante aujourd'hui est celle qui apparaît dans Junceda (2002). Nous la trouvons en contexte et souvent tronquée, comme c'est le cas dans cet article de presse :

*En ocasiones se ha llegado a dar el caso de empresas constructoras que, abocadas a la suspensión de pagos por el retraso de más de un año en el pago de las certificaciones de obra, han recurrido a no pagar sus cuotas a la Seguridad Social como mecanismo de defensa : “**Quien roba a un ladrón...**”.*

El Mundo, 15. 06. 1996. *Un botín de más de 4 billones*, García-Abadillo, C. (CREA)

Ou dans cet exemple qui présente le proverbe avec le pronom relatif *el que* au lieu de *quien* :

*-Kimera : ¡Ganar dinero tan fácilmente es indignante...! ¡Coca, heroína...! A mí, que me enseñaron que heroína era sólo Agustina de Aragón... (Pausa) Claro..., por qué no (Coge la maleta de Abul y entra en el dormitorio con ella) **El que roba a un ladrón...** (Mutis).*
Millán, J. J. (1993), *Sólo para parejas. Comedia dividida en dos partes* (CREA).

Quant à la syntaxe, nous pouvons signaler l'antéposition du complément d'objet *cien días* : *Quien burla al burlador, cien días gana de perdón*. Comme nous l'avons dit plus haut, celui-ci apparaît antéposé au verbe dans les dictionnaires et les recueils de proverbes, et ce jusqu'au XVII^e siècle : *cien días gana*, à l'exception du proverbe judéo-espagnol cité par O'Kane (1959) –*tiene siete años de perdón*. Dans deux occurrences du XVII^e siècle nous avons vu qu'il est postposé, ce qui correspond à la forme la plus moderne. Lapesa (1983 : 217) indique, à propos de l'espagnol médiéval que, bien que l'ordre dominant soit celui où le complément apparaît postposé au verbe, *El Cantar del Mío Cid* présente toujours l'ordre complément + verbe : *el agua nos han vedada*. Il ajoute que la présence du cas régime antéposé disparaîtra peu à peu. Echenique (2000 : 172) signale qu'il existe au XV^e siècle, celui de l'espagnol préclassique, une forte tendance à latiniser, qui est reflétée dans l'ordre des mots : le complément d'objet, par exemple, apparaît antéposé au verbe.

Par conséquent, nous assistons à une évolution dans le proverbe *Quien roba a un ladrón, tiene cien años de perdón* essentiellement grâce à la variation du lexique –*hurtar, robar / burlador, engañador, ladrón*– et à la position du complément *cien días*. Cependant, le proverbe présente toujours une structure en *Quien* relatif en position frontale sans antécédent, à l'exception de la variante *Ladrón que roba a ladrón*, présente dans Galdós (1875).

V. ANALYSE DIACHRONIQUE DU PROVERBE

EL QUE QUIERA PECES, QUE SE MOJE EL CULO

Nous présentons dans le sous-titre une variante provenant de Calles Vales (2002), *Refranes, proverbios y sentencias*, ainsi que du *Gran diccionario de refranes* de Etxabe Díaz (2001)²¹, et qui n'apparaît ni dans Junceda (2002) ni dans Campos et Barella (1993) qui proposent la forme plus ancienne, *No se pescan truchas a bragas enjutas / No se cogen truchas a bragas enjutas*, respectivement. Nous pensons, cependant, au vu de notre corpus en contexte, que les variantes employées de nos jours n'ont pas recours aux termes *bragas* et *enjutas*. Les formes contemporaines possibles sont nombreuses : *Quien/El que quiera peces, que se moje el culo* ; *Para pescar peces hay que mojarse el culo* ; *Quien quiera pescar peces que se moje el culo*. Voici deux exemples actuels où l'on voit que le locuteur du proverbe part de l'une de ces formes :

21. Sevilla Muñoz *et alii* (2001) proposent comme forme standard *Quien quiere peces, que se moje el culo* et comme variante *El que quiera peces que se moje el culo*.

- Concursante : *No sé si plantarme y más vale pájaro en mano que ciento volando.*

- Presentador : *Estamos de refranes y hay uno que dice **para pescar hay que mojarse el culo.***

TVE1, Concurso 50 por 15, Décembre 2001.

Herminia : Bueno pues entonces qué va a hacer

Valentina : Pues irme al pueblo, a casa de mi prima, empezar mi relación con Braulio, si me gusta me quedo y si no pues ya veremos

Herminia : No se vaya Valentina... Acuérdesse del refrán El que se fue a Sevilla perdió su silla

*Valentina : Sí... Y **el que quiere peces que se moje su parte...***

Herminia, es el amor de mi vida

Herminia : ¿Y si quiere aprovecharse otra vez?

Valentina : Bueno esta vez no sé yo qué le diría...

TVE1, Série de télévision *Cuéntame cómo pasó*, Mars 2002.

Voici l'évolution de la parémie dans les différents dictionnaires et recueils de proverbes consultés :

Quien quier tomar la trucha /Aventura se al río

(Refranes y frases proverbiales españolas de la Edad Media, O'Kane 1959. Forme que la parémiologue a reprise de Sem Tob, Proverbios morales (1355), ed. I. González Llubera, Cambridge, 1947)

No se toman truchas a barbas enxutas

(Refranes y frases proverbiales españolas de la Edad Media, O'Kane 1959. Forme que la parémiologue a reprise de Glosario (XIV^e-XV^e siècles) dans A. Castro, Glosarios latino-españoles, Madrid, 1936).

No se toman truxas a bragas enxutas

(Seniloquium, XV^e)

Quien peces quiere, mojarse tiene / Quien peces quiere, el rabo tuerce
(Hernán Núñez 1555)

No se toman truchas a bragas enxutas

(Vallés, 1549)

No se toman truchas a manos (bragas) enxutas.

No se toman truchas / a bragas ensuchas

Horozco, XVI^e, qui apporte la glose suivante :

*El que algo quiere oy día
de aventurar algo tiene*

porque qualquier grangeria
o trato o mercaderia
con su sal-pimienta viene
Y algunas veces o muchas
por poco se pierde el resto
porque *no se toman truchas*
en seco a bragas ensuchas
como esta muy manifesto

No se toman truchas a bragas enjutas
(Covarrubias, 1611 et Correas, 1627)

No se pescan truchas a bragas enjutas
(Junceda 2002)

No se cogen truchas a bragas enjutas

Forme standard proposée par Campos et Barella (1993) qui ajoutent les variantes suivantes :

No se pescan truchas a bragas enjutas (Tiré du *Diccionario de la lengua española* de la *Real Academia de la Lengua* et présent dans Galdós (1898), *De Oñate a la Granja*, p. 115)

No se toman truchas a bragas enjutas (Tiré du *Diccionario de la lengua española* de la *Real Academia de la Lengua* et apparaissant dans (1651-1657) *El Crítico*, III, p. 209)

No se toman truchas... (recueilli dans F. de Rojas (1499-1502), *La Celestina*, Clásicos castellanos, Madrid, 1913, p. 233) et dans Cervantes (1605 et 1615), *El Ingenioso Hidalgo Don Quixote de la Mancha*, II, Édition fac-simile de la *Real Academia Española*, 1917, p. 71).

No se pueden pescar truchas a bragas enjutas (la formule apparaît dans Camilo José Cela, *El Gallego y su cuadrilla y otros apuntes carpetoverónicos*. Barcelona, 1955, p. 86).

En plus des deux occurrences actuelles que nous avons présentées plus haut, voici d'autres exemples en contexte :

*E aun agora va Dios delante, porque ay combidados de cena en casa de Lucendo. -Qué gran tavahola passa! Entro, encomendándome al nieto de santa Anna, que entre muchos no seré yo echado de ver. -Ea, Polytes!, si quieres honra y provecho, cata que a los osados ayuda la fortuna, y el que no aventura, no passa mar, **ni aun se toman truchas a bragas enxutas**. Quiero buscar algún paje que me llame a Justina. Diré me ser su pariente, que basta que los seamos de parte de Adam. Pero, -o, qué buena ventura la mía!, que allí la veo por so el corredor a una reja de los entresuelos baxos. Y aun creo que me ha visto y conocido con la clara*

luna que reverbera del patio acá, en lo abscondido de la sombra. Allá voy, que me llama.

Rodríguez Florián, J. (1554), *Comedia llamada Florinea* (CORDE)

*Pero pues él como de burla me encargó este negocio, yo también haré como viere la mía en seguro, porque duelo ageno de pelo cuelga, aunque la charidad me pondrá espuelas al remediar un tan eminente cavallero como Floriano. Y la esperança del buen galardón para desterrar necesidades de mi casa me necessitará a que haga todo mi dever y me atreva a todo trance, pues no se gana el pan sin afán **ni se toman truchas a ropas enxutas.***

Rodríguez Florián, J. (1554), *Comedia llamada Florinea* (CORDE).

- GALAN. *Mejor es trocar plazer por dolores que estar sin amores.*

- DAMA. *Antes, los más amadores condenan lo que condeno, que el más dulce amor es lleno de dolor y penas muchas, porque **no se toman truchas con las manos en el seno** ; y bóyme, porque el sereno me comiença a fatigar ; y ay se puede quedar á ese canton arrimado.*

Padilla, P. (1583 = 1880), *Romancero*, Madrid, ed. Bibliófilos españoles (CORDE).

*Oye aqueste montón de carne viua,
que ídolatra amoroso en tu hermosura,
aguardando a que ya menos esquiua
halle en tu pecho entrada la blandura :
más atenta, no tanto fugitiua,
mi incendiado deseo te procura,
yo te ofrezco la paga si me escuchas,
que **a enxutas bragas, no se pescan truchas.***

*Destos contornos soy dueño absoluto,
Ninguna cosa en quanto el campo ostenta
Me dexa de pagar siempre tributo,
Porque jamás de dalle viue exempta*

Castillo Solórzano, A. (1624=1998), *Donaires del Parnaso*, Madrid, Real Academia de la lengua (CORDE).

*No dejaré de confesar que algunas veces me cogió la centinela con el hurto en las manos, y quitándome la espumadera y dándome un par de cucharazos, despedía su cólera y yo guardaba mi costra ; porque en este mundo no hay gusto cumplido, **ni se pescan truchas a bragas enjutas.***

Andando, como dicen los poetas, entre rumbos de cristal rompiendo cerúleas ondas, y fatigando con pies de madera y alas de lino campañas de sal y montes de armiños, cogimos diez y siete caramuzales y una urca, ellos llenos de colación de los llagados del mal francés y ella ballena de ricas mercancías ; y aunque no tuve dellas parte, con ser de los de la primer plana, me tocaron algunos despojos de la pasa y higo que me sirvieron algunas semanas de dulcísimos principios y de sabrosos postres.

Anonyme (1646 = 1990), *La vida y hechos de Estebanillo González*, Madrid, Cátedra (CORDE).

*Y en tanto su familia, según usted mismo me ha contado, yo no lo invento, se ha cargado de deudas para sostenerle aquí, siempre en espera de que llegue carta con la feliz nueva de que el señorito es Procurador, Ministro o por lo menos Director de Rentas, y lo que llega es la requisitoria angustiosa del madrileño, pidiendo más dinero, más, porque la vida de la corte es cara, y **no se pescan truchas a bragas enjutas** ; que si buena carterera se ha de ganar, buenos cuartos le cuestan las apariencias y ostentaciones que trae consigo la posición política. Total, que los viejos no saben ya qué hacer para el sostenimiento en Madrid del hijo que va para gobernador, y ya no tienen tierras que empeñar, ni granos que vender, ni tinajas de vino que malbaratar, y su único recurso será desprenderse de la camisa que llevan puesta para atender al grande hombre.*

Pérez Galdós, B. (1876), *De Oñate a la Granja*, p. 115 (CORDE).

Y se decía : “¿Qué me importa ser aquí esclavo y oler a botica que apesto, si en otra parte soy dueño del más hermoso imperio, árbitro de la voluntad más digna de ser rendida, y me aguarda lecho de rosas y de aromas, que no sé si serán orientales, pero que enloquecen?”

*Seguro estaba Bonis de que era aquel vivir suyo un rodar al abismo ; que no podía parar en bien todo aquello era claro ; pero ya... preso por uno... y además, en los libros románticos, a que era más aficionado cada día, había aprendido que “**a bragas enjutas no se pescan truchas**” ; que un hombre de grandes pasiones, como él estaba siendo sin duda, y metido en aventuras extraordinarias, tenía que parar en el infierno, o, por lo menos, en las garras de su mujer y en un corte de cuentas de D. Juan Nepomuceno.*

Clarín, Leopoldo Alas (1891 = 1990), *Su único hijo*, Madrid, ed. Cátedra (CORDE).

Nous commenterons tout d’abord l’alternance, présente principalement aux XIV^e, XV^e, et XVI^e siècles, entre la tournure réfléchie négative, structure plus commune, et la phrase complexe avec subordonnée relative en position frontale :

No se toman truchas a bragas enxutas / Quien peces quiere, mojarse tiene / Quien peces quiere, el rabo tuerce / Quien quier tomar la trucha, Aventúrese al río / Non se toman truchas a barbas enxutas.

On sait que la phrase complexe avec subordonnée relative en position frontale sans antécédent est très commune dans les proverbes. D’autre part, les formes injonctives sont courantes, sous différentes formes, dans

les parémies. La tournure réfléchie négative n'est pas très courante dans les proverbes, bien que nous puissions en trouver quelques exemples :

No se puede estar en misa y repicando
No se ganó Zamora en una hora
No se puede hacer el jarro sin pisar el barro (Junceda 2002)

Lapesa (1983 : 216) nous indique que la tournure réfléchie existe depuis le X^e siècle. Il signale également, à propos cette fois de l'espagnol classique, que la tournure réfléchie était en vigueur et que la construction acquiert de plus en plus un caractère d'impersonnalité : « “*con libertad* se ha de andar *en este camino*” (Santa Teresa) », Lapesa (1983 : 401). Dans le proverbe, la présence de la tournure réfléchie dénote également l'impersonnalité et la généralité. Le fait de ne pas pouvoir pêcher des truites sans se mouiller s'applique à celui qui entend le proverbe et non pas à une personne en particulier.

Les deux variantes qui apparaissent avec la proposition subordonnée relative en position frontale sans antécédent, présentent les compléments d'objet direct antéposés au verbe, à l'exception de la formule présente dans Sem Tob, *Quien quier tomar la trucha, Aventura se al río* :

Quien peces quiere, mojarse tiene
Quien peces quiere, el rabo tuerce.

Echenique et Martínez (2000 : 172) rappellent qu'au XV^e siècle, sous l'influence du latin, le complément d'objet apparaît généralement antéposé au verbe. De plus, Lapesa (1983 : 407) signale que pour l'espagnol classique, c'est-à-dire celui des XVI^e et XVII^e siècles, les auteurs influencés par le latin situaient normalement le verbe en dernière position, à la fin de la phrase. C'est le cas des deux variantes proverbiales présentes dans Hernán Núñez. De nos jours, en revanche, le complément d'objet se place après le verbe. C'est le cas pour l'occurrence du proverbe subverti, trouvé dans la série télévisuelle *Cuéntame cómo pasó*, ou dans le proverbe cité par le dictionnaire de Calles (2002) :

El que quiere peces que se moje su parte
El que quiera peces que se moje el culo

Nous pouvons également faire remarquer la thématization du groupe prépositionnel *a bragas enxutas* parmi deux de nos occurrences en contexte, la première provenant du XVI^e siècle, la seconde de l'écrivain Leopoldo Alas Clarín, au XIX^e siècle :

A enxutas bragas, no se pescan truchas
A bragas enjutas no se pescan truchas

La dislocation à gauche signale la thématization du groupe prépositionnel *A bragas enjutas*. En principe, les proverbes ne font pas alterner la position de chacun de leurs membres. Cependant, nous nous trouvons ici face à deux occurrences en contexte et nous savons que l'emploi du proverbe en discours permet une plus grande liberté : il est parfois subverti, d'autres fois un élément supplémentaire lui est ajouté tel un commentaire métalinguistique et, enfin, il peut être tronqué.

Dans le premier exemple, on voit que l'adjectif *enxutas* précède le substantif qu'il qualifie. Aussi bien Echenique et Martínez (2000 : 172) que Lapesa (1983 : 268) signalent qu'au XV^e siècle il est courant que l'adjectif précède le substantif. Nous avons cependant ici un exemple en contexte du XVII^e siècle. Le proverbe se trouve dans un texte poétique où l'antéposition de l'adjectif peut être justifiée par des raisons rythmiques ou rimiques :

más atenta, no tanto fugitiua,
mi incendiado deseo te procura,
yo te ofrezco la paga si me escuchas,
*que **a enxutas bragas, no se pescan truchas.***
 Castillo Solórzano, A. (1624=1998), *Donaires del Parnaso*, Madrid,
 Real Academia de la lengua (CORDE).

L'auteur met en relief l'adjectif *enxutas* dont les voyelles *u / a* riment avec *escuchas* et *procura* des deux vers précédents ainsi qu'avec *truchas*.

Au niveau lexical, nous devons souligner l'alternance des verbes *tomar*, *pescar* et *coger*. Aux XV^e, XVI^e et XVII^e siècles nous relevons seulement *tomar*, à l'exception des emplois en contexte du XVII^e siècle où apparaît déjà le verbe *pescar*, comme dans l'exemple de Castillo Solórzano cité ci-dessous et dans le texte suivant :

No dejaré de confesar que algunas veces me cogió la centinela con el
hurto en las manos, y quitándome la espumadera y dándome un par
de cucharazos, despedía su cólera y yo guardaba mi costra ; porque en
*este mundo no hay gusto cumplido, **ni se pescan truchas a bragas***
enjutas.
 Anonyme (1646 =1990), *La vida y hechos de Estebanillo González*,
 Madrid, Cátedra (CORDE).

Aux XIX^e et XX^e siècles apparaît principalement le verbe *pescar*, bien que nous puissions trouver également *coger*, comme dans la version standard proposée par Campos et Barella (1993).

Il est intéressant de noter que le substantif apparaît uniquement dans la variante qui se présente sous la forme d'une phrase complexe avec relative subordonnée antéposée. Elle apparaît pour la première fois chez Hernán Núñez (1555) :

Quien peces quiere, mojarse tiene / Quien peces quiere, el rabo tuerce

Nous la trouvons également dans la variante que nous avons présentée dans l'inter-titre procédant du dictionnaire de proverbes de Calles (2002), et en contexte :

El que quiera peces que se moje el culo (Calles 2002)

«*Herminia : No se vaya Valentina... Acuértese del refrán El que se fue a Sevilla perdió su silla*

Valentina : Sí... Y el que quiere peces que se moje su parte... Herminia, es el amor de mi vida.» TVE1, Série de télévision *Cuéntame*, Mars 2002.

Nous pensons qu'actuellement, du moins en ce qui concerne la Communauté de Madrid, le terme employé est *peces* et non *truchas*. Nous considérons également que l'ancienne forme standard –*No se toman / pescan truchas a bragas enjutas*– est totalement caduque de nos jours, en raison principalement du lexique. Les mots *bragas* et *enjutas* ne s'emploient plus avec le sens qu'ils possédaient jadis. Le *Tesoro de la lengua Castellana o Española* de Covarrubias (1611) définit *enjuto* comme ce qui est sec et sans humidité. De nos jours, ce sens n'est plus enregistré et l'adjectif s'emploie pour qualifier une personne maigre. Quant au terme *braga*, le dictionnaire de Covarrubias le définit de la façon suivante : *cierto género de zaragüelles justos que se ciñen por los lomos y cubren las partes vergonzosas por delante y por detrás, y un pedazo de los muslos. Usan dellas los pescadores y los demás que andan en el agua, los que lavan lana, los tintoreros, los curtidores*. Les braies (*bragas*) sont l'ancêtre des chausses, caleçons et culottes et n'ont plus cours aujourd'hui. Il est par conséquent naturel que le proverbe remplace le substantif par un autre plus courant ou bien qu'il change de structure. C'est le cas actuellement. La forme standard, à notre avis, est *Quien quiera peces, que se moje el culo* où tous les termes sont actuels. Faisons remarquer, finalement, que même au XVI^e siècle d'autres termes ont alterné avec *bragas enxutas*. Nous avons présenté deux exemples en contexte où apparaît une fois *a ropas enxutas* et une autre *con las manos en el seno*. Les deux reviennent à dire la même chose, à savoir qu'il faut se « mouiller » pour obtenir quelque chose. Horozco propose une variante avec le syntagme *a manos enxutas*. Nous pouvons indiquer, en dernier lieu, la variante présente dans O'Kane (1959), provenant du *Glosario* des XIV^e et XV^e siècles, où à la place du substantif *bragas* apparaît le terme *barbas*. Nous

ne pouvons pas dire s'il s'agit réellement de ce substantif ou d'une erreur du copiste :

No se toman truchas a manos (bragas) enxutas.
(Horozco, *Teatro Universal de Proverbios*, XVI^e siècle)

Non se toman truchas a barbas enxutas
(*Refranes y frases proverbiales españolas de la Edad Media*, O'Kane 1959. Forme que la parémiologue a recueillie du *Glosario* (XIV^e-XV^e siècles) dans A. Castro, *Glosarios latino-españoles*, Madrid, 1936).

*Y la esperança del buen galardón para desterrar necessidades de mi casa me necessitará a que haga todo mi dever y me atreva a todo trance, pues no se gana el pan sin afán **ni se toman truchas a ropas enxutas.***
Rodríguez Florián, J. (1554), *Comedia llamada Florinea* (CORDE).

*Antes, los más amadores condenan lo que condeno, que el más dulce amor es lleno de dolor y penas muchas, porque **no se toman truchas con las manos en el seno** ; y bóyme, porque el sereno me comiença á fatigar ; y ay se puede quedar á ese canton arrimado.*

Padilla, P. (1583 = 1880), *Romancero*, Madrid, ed. Bibliófilos españoles (Corde)

Nous confirmons par conséquent avec le proverbe *Quien quiera peces que se moje el culo* l'évolution que peut connaître une formule proverbiale à travers le temps, non seulement au niveau lexical mais aussi syntaxique.

VI. LE PROVERBE : UNE STRUCTURE FIGÉE ?

Nous avons vu par le biais de nos exemples que les proverbes évoluent et modifient leur structure et leur lexique en accord avec l'époque où ils sont employés et écrits. Ainsi, si nous observons une forme de l'espagnol classique ou de l'ancien français nous verrons que le complément d'objet direct précède généralement le verbe, ce qui correspond à la norme de l'époque :

Qui son chien viaut tuer la rage li met sus
(citée dans Morawski (1925), XIV^e siècle)

Quien peces quiere, mojarse tiene / Quien peces quiere, el rabo tuerce
(Hernán Núñez 1555)

Nous avons observé des exemples similaires où l'évolution concerne le lexique. La locution verbale *mettre sur* est remplacée par le verbe *accuser* au XVII^e siècle, moment où la première possibilité disparaît des dictionnaires. Nous avons pu observer également des formes ternaires qui ont été tronquées pour donner lieu à des structures binaires, comme dans l'exemple suivant :

Perro ladrador, mal mordedor pero buen avisador

Nous ajouterons un dernier cas où un membre du proverbe a été perdu. Nous avons trouvé la formule *Más vale un toma que dos te daré* avec un segment supplémentaire, dans plusieurs recueils :

Fare fare mas vale un toma que dos te dare
(Marqués de Santillana, 1542)

De faré, faré, nunca me pagué ; más vale un toma que dos te daré
(*Seniloquium*, siglo XV, cité dans Combet (1971 : 464)).

De haré, de haré nunca me pagué ; más vale un toma que dos te daré
(Hernán Núñez, 1555)

Ce qui nous semble important dans l'évolution des proverbes réside dans le fait que les variantes correspondent normalement à un moule typiquement proverbial et dénotent toujours de la généralité. Nous avons vu ainsi que lorsque le pronom *Qui* sans antécédent n'apparaît pas, la conjonction de subordination *Quand* le remplace, suivie du pronom *On* :

Qui veut tuer son chien l'accuse de la rage / Quand on veut tuer son chien on l'accuse de la rage

Quand un article en remplace un autre, il sera toujours générique.

Nous avons effectivement remarqué les variations que permettent un certain nombre de proverbes, or, nous devons admettre qu'il y a tout de même une impression de figement, raison pour laquelle, entre autres, linguistes et parémiologues ont défendu l'archaïsme ou le figement des parémies.

Car le proverbe est, comme le soutient J. C. Anscombe, une formule semi-figée²². Elle n'est pas totalement libre. Si nous le comparons aux phrases génériques, dont font partie les proverbes, nous remarquons que

22. Voir Jean-Claude Anscombe, « Les proverbes : un figement de deuxième type ? », *LINX* 53, 2006, p. 17-33, où l'auteur propose déjà de considérer les formes sentencieuses et les proverbes comme un cas particulier de figement.

les premières acceptent une dislocation à gauche avec reprise par le pronom neutre *ça*²³ en français. Ceci est en revanche impossible pour les proverbes :

Les cigarettes, ça nuit à la santé.

Les voitures, ça pollue les villes.

Mais :

* Une hirondelle, ça ne fait pas le printemps / * Una golondrina, eso no hace el verano.

* L'habit, ça ne fait pas le moine / * El hábito, eso no hace al monje.

Il existe donc ce que nous appellerions un moule de surface. À l'intérieur de ce moule – par exemple structure en *Qui / Quien* sans antécédent en position frontale, phrase averbale à article zéro *Manos frías, corazón caliente* – il y a évolution de la formulation, aussi bien lexicale que syntaxique.

Cependant, il faut soulever une question fondamentale dans la description des proverbes: la différence entre le moule de surface et le moule sémantique²⁴. En effet, le moule de surface consiste en la phrase que nous voyons, l'ensemble des mots qui forment le proverbe. Mais le sens proverbial provient de son moule sémantique. Nous défendons, à la suite d'auteurs tels que Anscombe (1984, 1994) ou Riegel (1987) entre autres, que le moule sémantique consiste en la structure sémantique *P argument pour Q*. Par exemple, un proverbe comme *Cuando las barbas de tu vecino veas pelar, echa las tuyas a remojar* aurait une structure sémantique en *Un acontecimiento que sucede cerca (P) est argument pour el acontecimiento nos va a suceder (Q)*. Nous défendons, pour pouvoir parler du proverbe comme catégorie linguistique homogène, que tous les proverbes possèdent ce moule en *P argument pour Q*. En revanche, le sens d'un proverbe particulier, tout en maintenant ce schéma sémantique abstrait, peut varier. C'est le cas de *Pierre qui roule n'amasse pas mousse* qui voulait dire jusqu'au XVII^e siècle *bouger est un argument pour réussir* puis, par la suite, *bouger est un argument pour ne pas réussir*²⁵. D'ailleurs, il a le sens en espagnol – *Piedra movediza nunca de moho se cobija* – de *Il faut bouger* et en français de *Il ne faut pas bouger*. Cela veut dire que le sens particulier d'un proverbe peut également évoluer et donner à une époque un conseil dans un sens et à une autre époque le même conseil mais dans un sens radicalement opposé.

23. La traduction espagnole passerait par le démonstratif *eso*. Dans certains cas on ne traduirait pas le pronom.

24. Voir Anscombe (2000a) où il défend déjà l'idée que nous ne devons pas confondre les deux types de structures.

25. Nous devons cette interprétation à J. C. Anscombe.

La cristallisation du proverbe ne serait donc qu'une illusion, il vit, il bouge, se transforme et évolue en fonction de l'histoire de la langue. Seule sa structure sémantique abstraite se fige créant ainsi une catégorie linguistique homogène de stéréotypes de la forme *P argument pour Q* : d'autres l'ont démontré, le propos de cette étude était différent.

BIBLIOGRAPHIE

- Anscombre J. C., «Argumentation et topoï», *Argumentation et valeurs ; Actes du 5^e colloque d'Albi*, 1984, pp. 46-70.
- «Article zéro, termes de masse et représentation d'événements en français contemporain», dans «Déterminants: syntaxe et sémantique», *Recherches linguistiques* XI, dir. par David J. et Kleiber G., 1986, pp. 5-34.
  - « La détermination zéro: quelques propriétés», *Langages* 102, 1991, pp. 103-124.
  - «Proverbes et formes proverbiales: valeur évidentielle et argumentative», *Langue française* 102, 1994, pp. 95-107.
  - «Parole proverbiale et structures métriques», *Langages* 139, 2000a, pp. 6-26.
  - *La parole proverbiale*, n° 139 de *Langages*, 2000b.
- Bertrand O., « Évolution sémantique du pronom indéfini *QUI* en français : une étude diachronique », *Mémoire en temps advenir*, Louvain : Peeters, Orbis/Supplementa, 22, 2003, pp. 381-197.
- Bosque I., Demonte V., *Gramática Descriptiva de la Lengua Española*, Madrid: ed. Espasa Calpe, 3 tomos, 1999.
- Buridant C., *Grammaire nouvelle de l'ancien français*, Paris: Sedes, 2000.
- Chevalier J. C., « Les parémies de *La Célestine* : formes et principes de quelques traductions anciennes et modernes », *Bulletin Hispanique* 107, 2005, pp. 7-20.
- Ducrot O., *Dire et ne pas dire*, 2^e ed. corr. y aum., Paris: Hermann, 1972 = 1980.
- Echenique M^a-T., Martínez M^a.-J., *Diacronía y gramática histórica de la lengua española*, Valencia: Tirant lo Blanch, 2000.
- Fournier N., *Grammaire du français classique*, Paris: Belin, (col. «Belin Sup-Lettres»), 1998.
- Franzen T., «Qui en lui creit il n'a nul bon talent», dans *Mélanges J. Melander*. Uppsala: Lundequistska Bokhandel. Ginebra: Slatkine Reprints, 1977, 1943, pp. 291-305.

- Gómez-Jordana S., *Le Proverbe: étude sémantique des proverbes espagnols et français contemporains*, Université Complutense de Madrid-École des Hautes Études en Sciences Sociales. Thèse de doctorat nouveau régime (inédate), 2006.
- Gougenheim G., *Grammaire de la langue française du seizième siècle*, Paris: Picard, 1974.
- Güell M., «Le traducteur aux prises avec l'étrange et l'étranger: les traductions de locutions figées dans *El Buscón* et *Sueños y discursos* de Quevedo», *Cahiers du P.R.O.H.E.M.I.O.* n° 3, (Actes du colloque International 26-27 novembre 1999 *Expressions figées: idiomatisme, traduction*), Presses Universitaires d'Orléans. 2000, p. 253-268.
- Iglesias A., «La iconicidad de los nombres propios en el refranero medieval», Actes du Colloque International sur les *Formes Brèves* (La Baume-Les-Aix, Université de Provence, 26-28 novembre 1992), *Études Hispaniques* 6 (Aix-Marseille), 1984, pp. 123-140.
- «Figuración proverbial y nivelación en los nombres propios del refranero antiguo: figuras vulgarizadas del registro culto», *Criticón* (Toulouse-Le Mirail), 28, 1984, pp. 5-95.
- «Las expresiones fijas hoy: vigencia y decadencia del refranero», *Actualités de la recherche linguistique hispanique* (Actes du 4^e Colloque de Linguistique Hispanique, mars 1990), Presses de l'Université de Limoges et du Limousin, 1990, pp. 41-65.
- Lapesa R., *Historia de la lengua española*, novena edición, Madrid: Gredos, 1983.
- Marchello-Nizia Ch., *L'évolution du français. Ordre des mots, démonstratifs, accent tonique*, Paris: Armand Colin, 1995.
- Martin R., Wilmet M., *Manuel du français du Moyen Âge*, vol. 2, *Syntaxe du moyen français*, Bordeaux: Sobodi, 1980.
- Ménard P., *Syntaxe de l'ancien français*, Bordeaux: Bière, 1994.
- Penny R., *Gramática histórica del español*, Barcelona, Ariel Lingüística, 1993.
- Riegel M., «“Qui dort dîne” ou le pivot implicatif dans les énoncés parémiqes», *Travaux de linguistique et de littérature* XXIV, 1, pp. 85-99, 1987.
- Rodríguez Somolinos A., «Arcaísmos sintácticos en los proverbios franceses», *Paremia* 1, pp. 55-63, 1993.
- Schapira C., *Les stéréotypes en français: proverbes et autres formules*, Paris: Ophrys, (col. «L'essentiel Français»), 1999.
- Schulze-Buzacker E., *Proverbes et expressions proverbiales dans la littérature narrative du moyen âge français. Recueil et analyse*, Genève: Slatkine, 1985.

BIBLIOGRAPHIE DE DICTIONNAIRES
DE LANGUE ET DE DICTIONNAIRES DE PROVERBES

- Calles Valles J., *Refranes, proverbios y sentencias*, Madrid: Libsa, 2002.
- Campos J., Barella A., *Diccionario de refranes*, Madrid: Espasa Calpe, 1993.
- Cejador y Frauca J., *Fraseología o estilística castellana*, Madrid, Imprenta de la Rev. de Archivos, Bibliotecas y Museos, 4 vols., 1921-1924.
- Correas G., *Vocabulario de refranes y frases proverbiales*, edición de Louis Combet, revisada por Robert Jammes y Maïté Mir-Andreu, Madrid: Castalia, 1627 = 2000.
- Cotgrave R., *A Dictionary of the french and english tongues*, Hildesheim, Olms. (Anglistica et Americana, 77), 1611=1970.
- Covarrubias Orozco S., *Tesoro de la lengua Castellana o Española*, ed. de F.C.R. Maldonado, Madrid: Castalia, 1611=1999.
- Delacourt F., *Proverbes, dictons et citations pour toutes les occasions de la vie*, Paris: Éditions de Vecchi, 1996.
- Di Stefano G., *Dictionnaire des locutions en moyen français*, Montréal: CERES, Bibliothèque du moyen français, 1, 1991.
- Dictionnaire de l'Académie française*. 2 vols., Paris: B. Brunet, 1762.
- Dictionnaires des XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Champion électronique, 1998.
- Dournon J-Y, *Le dictionnaire des proverbes et dictons de France*, Préface de J. Dutourd. Paris: Hachette, 1986.
- Godefroy F., *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, 10 vols., Nendel, Kraus Reprint, 1880-1902=1969.
- Horozco Sebastián de, *Teatro Universal de proverbios*, ed. de J. L. Alonso Hernández, Universidad de Groningen, Universidad de Salamanca, 1599 = 1986.
- Huguet E., *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, Paris: Champion. (7 vols.), 1925-1967.
- Junceda L., *Diccionario de refranes, dichos y proverbios*, Madrid: Espasa, 2002.
- L'Atelier historique de la langue française. L'histoire des mots du haut Moyen âge au XIX^e siècle*, Marsane éd., Redon, 1999.
- La Curne de Sainte-Palaye J. B., *Dictionnaire historique de l'ancien langage François*, New York: George Olms Verlag, (10 tomos), 1875 = 1972.
- Littre É., *Dictionnaire de la langue française*, Versailles: Encyclopaedia Britannica France, (6 vols + 1 suppl.), 1863-1877 = 2004.
- Martínez Kleiser L., *Refranero general ideológico español*. Prefacio de J. Calvo Sotelo. Madrid: Hernando, 1953 = 1989.
- Moliner M., *Diccionario de uso del español*, 2^{nda} edición, Madrid: Gredos, 1998.
- Morawski J., *Proverbes français antérieurs au XV^e siècle*, Paris: Champion, 1925.

- Núñez H., *Refranes o proverbios en romance, con sus glosas y numerados según el orden en que fueron escritos en la edición príncipe, con indicación del folio*. Edición crítica de L. Combet, J. Sevilla Muñoz, G. Conde Tarrío, J. Guia i Marín, Madrid: ed. Guillermo Blázquez (2 tomos), 1555 = 2001.
- O’Kane E., *Refranes y frases proverbiales españolas de la Edad Media*, Madrid: Anejos del *Boletín de la Real Academia Española*, 1959.
- Oudin C., *Refranes o proverbios castellanos, traducidos en lengua francesa. Proverbes espagnols traduits en françois*, Paris, N. et J. de la Coste, 1605 = 1659.
- Sevilla Muñoz J. *et alii*, *1001 refranes españoles: con su correspondencia en ocho lenguas (alemán, árabe, francés, inglés, italiano, polaco, provenzal y ruso)*, edición dirigida por Sevilla Muñoz J. y Cantera Ortiz de Urbina J., Madrid : Ediciones Internacionales Universitarias, 2001.
- Vallés P., *Libro de refranes*, Madrid: reproducción facsímil de M. García Moreno, 1549 = 1917.

SITES WEB

www.frantext.fr, développé par le CNRS-ATILF (Analyse et traitement informatique de la langue française) et l’Université de Nancy 2.

www.rae.es CORDE

CREA